

Attention fragile!

Marcel Jean

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1991). Attention fragile! *24 images*, (53), 9-9.

ATTENTION FRAGILE!

par Marcel Jean

Leipzig, Allemagne, 1723. Jean-Sébastien Bach est nommé cantor à l'église Saint-Thomas. Il a alors trente-huit ans et est au sommet de son art. Deux ans auparavant, soit quelques mois après le décès de sa femme Maria Barbara et son remariage avec Anna Magdalena Wulken, il a signé les six Concertos brandebourgeois. C'est dire qu'il est déjà un musicien reconnu.

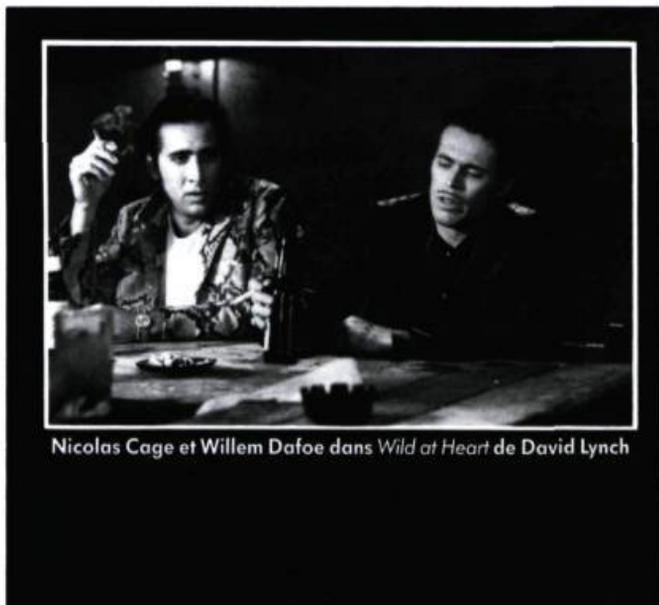
À titre de cantor de Saint-Thomas, Bach doit enseigner la musique aux jeunes étudiants. Il doit aussi composer l'ensemble de la musique liturgique, soit la musique pour tous les dimanches et pour les fêtes chrétiennes. Prolifique par obligation, il signera en cinq ans près de trois cents cantates, dont plusieurs comptent parmi les plus belles du XVIII^e siècle. À cette époque, Bach compose une musique céleste, mais sur le plan artistique, la situation n'est pas parfaite. C'est qu'il est alors réduit à faire interpréter ses œuvres par un orchestre sans envergure et par une chorale composée d'élèves indisciplinés, incapables de faire honneur à la grâce de sa musique. Le génie du musicien, indéniable, se trouve donc amoindri par les piètres conditions d'interprétation de son travail. Ainsi, lorsqu'il meurt en 1750, à l'âge de soixante-cinq ans, Bach n'a jamais eu la joie d'entendre toute sa musique comme elle aurait dû être jouée.

Pourtant, malgré toutes ces contraintes, le génie de Bach a résisté au temps. Avec les années, sa musique a finalement

pu s'épanouir grâce à l'apport des meilleurs interprètes. Mais il aura quand même fallu plus d'un siècle pour que vienne la juste reconnaissance, car après sa mort Bach sombra dans l'oubli jusqu'à ce que Félix Mendelssohn-Bartholdy amorçe sa réha-

mon téléviseur 20 pouces? La réponse est accablante. Adieu superbe lumière de Takaharu Sano! Adieu équilibre des masses à l'intérieur du cadre! Adieu couleurs chatoyantes!

À visionner ainsi le film de Kurosawa, je me suis rappelé



Nicolas Cage et Willem Dafoe dans *Wild at Heart* de David Lynch

bilitation autour de 1830.

Pourquoi, aujourd'hui, vous parler de Bach? Tout simplement parce que récemment, je me tapais une projection vidéo de *Ran* d'Akira Kurosawa. Or, on connaît le soin méticuleux que le maître nippon accorde à chaque détail de ses films: décors, costumes, armures, son, lumière, etc. Tout, dans un film de Kurosawa, est affaire de perfectionnisme. L'œuvre d'un moine.

Mais, que reste-t-il de ce travail de haute précision lorsqu'il passe de l'écran large du cinéma au petit écran carré de

que la seconde fois que j'ai vu le film au cinéma, la copie était doublée. Dans la salle, le son était exécrable et, comble de malheur, la projection a été interrompue pendant trois bonnes minutes. Déjà, à l'époque, je m'étais demandé si le cinéma était un art fait pour le perfectionnisme. Aujourd'hui, je me demande plutôt si les cinéastes ont les salles qu'ils méritent, si les films ont la chance d'exister comme ils le devraient. Soit les films sont vus sur vidéo, soit ils sont vus dans des salles où les conditions de projection sont lamentables. J'ai vu *Wild at*

Heart, de David Lynch, au cinéma le Faubourg. C'est l'un des complexes de salles les plus récents de Montréal, le hall est luxueux, les salles belles et propres, mais les petites enseignes lumineuses indiquant la sortie de secours impriment de longues traînées rouges sur l'écran. Tout le travail photographique est ainsi gâché.

En visionnant *Ran* sur vidéo, je n'ai vu qu'une pâle copie de ce que j'avais admiré à l'Impérial, un soir d'automne 1985. Aujourd'hui je me désespère à l'idée que probablement plus personne, au Québec, ne verra ce film dans de telles conditions sonores et visuelles. J'ai eu la même sensation en regardant *La Joconde* de Léonard de Vinci, au Louvre, petite toile prisonnière de sa cage de verre et des dizaines d'admirateurs qui se massaient autour d'elle pour l'admirer. C'était la sensation d'une disparition. Je me disais: «On ne peut plus voir le chef-d'œuvre de Vinci. On ne le pourra plus jamais.»

En pensant à Bach, à Vinci, à Kurosawa et à toutes les copies de films qui se désagrègent et disparaissent avec le temps, je me dis que l'art est chose bien fragile. Je me dis cela alors que j'amène mon magnéscope chez le réparateur. Ma cassette de *Naissance d'une nation* est restée coincée dedans. Je me demande si je vais pouvoir la récupérer... ■